

Daniel Aeberli au Château d'Avenches

Plus les années passent, plus l'œuvre peint de Daniel Aeberli devient serein, apaisé, tranquillisé. Sous une apparence pérennité, il s'affine, s'affirme, se consolide dans des gammes chromatiques totalement maîtrisées alliant les fondus des bleus aux mordorés des ocres et des jaunes.

Certes, si superficiellement sa palette tend à se concentrer sur un minimum de couleurs, il n'en demeure pas moins que dans le fini de ses toiles, les vibrations qui s'en dégagent témoignent de savants dosages colorimétriques superposés, afin que les regards portés sur ses œuvres soient inconsciemment stimulés par une abondance de tons.

Tant à l'acrylique qu'à la tempera, sa virtuosité technique mise au service de sa sensibilité lui permet de finaliser des paysages à la fois réalistes et imaginaires qui invitent à la rêverie, au voyage, voire même à la pure poésie propre aux Romantiques. En effet, peintre des eaux et des ciels qui s'unifient, qui se fondent, voire se confondent, Aeberli devient le digne héritier des grands paysagistes, du XVII^e à ceux de la seconde moitié du XIX^e siècle, non dans la facture de ses compositions mais dans les atmosphères qu'elles dégagent.

En présentant aujourd'hui sa série des « soleils de brume », il ajoute, pour la première fois dans son travail, une lumière frontale à ses tableaux, cherchant à affronter de face le soleil, ayant *de facto* à résoudre le problème des excès de lumière. Certes, l'astre est voilé, enveloppé de nuées protectrices. Il n'en demeure pas moins qu'il se montre présent, attirant l'œil sans pourtant l'éblouir. Il apporte ainsi de la chaleur, du tempérament pourtant atténué, comme un appel pour aller à la rencontre d'un Autre-Monde cher aux poètes de la matière de Bretagne.

Et que ce soient les eaux du lac ou celles de la mer, l'invitation demeure. Cependant, les regards diffèrent. Pour s'en convaincre, il suffit de s'attarder sur ses interprétations du port de Gênes ou de celui de Trieste. Pour ce dernier, reprenant le même angle de vue, à l'instar d'un Monet pour ses meules de foin ou ses cathédrales de Rouen, Aeberli joue à son tour avec les lumières du jour ou de la pleine lune. Il en résulte des variations d'atmosphère, de luminosités, de contrastes évoquant pour certaines d'entre elles des comparaisons avec le travail d'un Bocion lorsque celui-ci jouait avec les brumes ou les eaux du Léman au soleil couchant.

Si son attrait pour la Méditerranée et l'Adriatique est connu – n'a-t-il pas souvent pris Venise comme source passionnée –, ses quelques tableaux inspirés d'une marine d'un grand Batave, Jan van de Cappelle, (1624/25 - 1679), témoignent que, sous son pinceau, les lumières de la mer du Nord peuvent être semblables à celles de la lagune. Avec sa série des « voiles hollandaises », tout en conservant sa ligne et son épure matérielle, il rejoint dans la composition et dans les harmonies les plus grands des artistes.

Sans doute, aux yeux des gens pressés, les tableaux de Daniel Aeberli peuvent paraître répétitifs. Mais à l'instar d'un Morandi qui toute sa vie s'est confiné dans des natures mortes construites autour de pots et de bouteilles, les peintures d'Aeberli témoignent de renouvellements dans la continuité, montrant à l'envi qu'une évolution ne doit pas être associée à des bouleversements brutaux mais bien plutôt à de subtils points de détail, symboles de maîtrise et de maturité.

Daniel Aeberli est donc totalement dans la sagesse de son art.